

PAUL BUISSONNEAU

Ce n'est pas un acteur, c'est un personnage !



Paul Buissonneau au Quat'Sous

PHOTO CHANTAL KEYSER

Robert Lévesque

L VIENT de faire un tour de piste complet, son cirque-en-ville, le cher Buissonneau, le plus clown des hommes de théâtre québécois, que tout le monde craint (ses colères, vraies ou fausses, sont homériques) et que tout le monde aime. On n'a pas 15 ans de Piccolo dans les corps pour rien : il ne sera jamais banal, l'animal !

Depuis une quinzaine, il est allé partout porter sa grosse parole sur les hustings télévisés des *talk-shows*, dans les studios de la radio, au restaurant avec les scribouilleurs : il a parlé haut et fort, il a même crié et puis il a fait le bon toutou, pour défendre une pièce qui n'en valait pas tant, qui avait plutôt besoin d'un service après-vente qu'une campagne tambour battant. Mais enfin ! Faut ce qui faut...

Paul Buissonneau est une tempête. Ce n'est pas un acteur, c'est un personnage ! Depuis 1949 qu'il a mis le pied dans Montréal, quittant Paris, Piaf, les Compagnons de la chanson, ses potes de la Place d'Italie, le temps où il allait siffler Florelle à l'Alhambra, ses souvenirs de traversée sur le *Queen-Mary*, une nuit à New York à la table de Marlene Dietrich... etc. et allez donc !

Il est tombé ici à 22 ans dans la misère, bien sûr, il vous en parlera, il était magasinier chez Archambault ; mais depuis ces galères de l'immigrant (deux bonnes années dans la cave du disquaire) il n'a plus cessé de tailler son pain, de souffler la neige en hiver, et de battre les blés en été.

Il a connu des notaires, des avocats, des fonctionnaires, et puis Claude Robillard à l'hôtel de ville, tout un monde qui l'a aidé à rede-

venir cet artiste qu'il avait commencé à être dans le Paris d'après-guerre et qu'il a retrouvé ici au parc Lafontaine dans les oripeaux de la Roulotte.

Ce n'est pas une tempête, Buissonneau, c'est un ouragan qu'on a avantage à amadouer si l'on veut tenir la mer. L'autre jour, au Quat'Sous, autrement dit chez lui, le voilà qui arrive, avec une demi-heure de retard. Je l'attendais tout discrètement. C'est un orang-outang qui m'est apparu. Il gueulait, il gueulait ! Ce coup-là c'était la télévision tout entière qui en prenait un coup. On l'avait invité à 15 h pour enregistrer une émission, et il avait dû, disait-il, poireauter une heure comme un chien dans un jeu de quilles, à travers les fils et les machinistes.

Il jurait qu'on ne l'y reprendrait plus. Il avait des hordes en armures dans la voix. On tremblait. Et tout ça, finalement, se termina dans un petit sourire ébahi qui lui naissait entre les lèvres et les yeux, en s'assoyant, et en fixant toute son (et notre) attention sur un petit masque en plâtre blanc qui traînait sur le bureau de Pierre Bernard, son cher directeur artistique.

Il y a toujours une galerie autour de Buissonneau. Que ce soient des fidèles, des familiers, des nouveaux venus, ou de méchants journalistes, cet homme joue, cet homme gueule, cet homme prend toute la place, mais jamais, au grand jamais, cet homme rate son numéro. Le personnage de Buissonneau réussit à tout coup ses entrées et ses sorties. C'est de l'art !

Il faut dire que depuis un an, il respire à l'aise. Rappelez-vous, ces années difficiles, ce gros temps qu'il a traversé quand Louise Latraverse, une ancienne copine, a claqué la porte de son théâtre (en 86) où il'a-

- Le pianiste montréalais Oliver Jones enregistrait cette semaine dans un studio d'ici avec le grand trompettiste Clark Terry. Serge Truffaut nous explique la rencontre des deux musiciens. C-2
- Carol Bergeron a écouté trois versions de La Bohème, avec Barbara Hendricks, Mirella Freni et Maria Callas. Pierre Beauregard a écouté quant à lui le pianiste Stephen Hough. C-3
- Nathalie Petrowski, en pensant à Gerry Boulet, se demande pourquoi notre télévision a si longtemps ignoré le rock'n roll. C-4
- À New York, Maurice Tourigny a vu l'exposition des Maîtres de Sienne au Metropolitan Museum. C-5
- Francine Laurendeau et France Lafuste ont vu des films français, québécois, américains et même soviétiques. C-6 et C-7
- Claire Gravel a vu les toiles de Louise Robert. C-10

vait installée à la direction artistique. Avec des accusations, en plus. Et plutôt deux qu'une !

Il ruminait, il pestait ; je lui ai vu, un jour dans une rue du Vieux-Montréal, des yeux d'assassin qui m'ont effrayé. C'est qu'imaginez-vous son conseil d'administration, au Quat'Sous, avait alors voté son silence. Oui, son silence ! Les sages qui siégeaient à son conseil avaient eu l'audace de lui imposer le « pas de commentaires ». Il ne fallait pas répondre aux déclarations de Latraverse, aux questions de la presse. Il a vécu son calvaire jusqu'au bout. Les saints martyrs canadiens, c'était lui !

Aujourd'hui, la poussière retombe, et le calme revient au Quat'Sous (il est fier de Pierre Bernard comme d'une première fiancée), il respire, donc, et il commente. Latraverse faisait un bon boulot, dit-il. Ses choix de pièces ? Rien à redire. Les salles étaient pleines, et les premières réussies ? Il n'y en avait pas deux comme elle pour briller et voir à tout. Bravo !

Mais à l'intérieur, dans les dédales de l'ancienne synagogue débâchée en théâtre, dans les rapports intimes, dans les rumeurs du conseil, partout où ça ne se voit pas, en fait, Louise Latraverse avait déclaré la guerre. Elle voulait, résume Buissonneau, prendre le pouvoir, bouter dehors les Anglais, c'est-à-dire lui et son bras droit, son inséparable Benoit Mailloux. « C'était Athalie ! Elle ne sera jamais aussi bonne au théâtre, la salope ! »

« Une nuit, on a surpris, conte-t-il comme s'il s'agissait d'Otello surprenant Cassio, un avocat, qui était le mec de Latraverse, et qui fouillait dans les papiers du théâtre. On voulait savoir comment on fonctionnait, pour nous déjouer ». Et quand il me

dit ça, et quand il me regarde, on ne peut qu'admirer l'interprétation, au point d'oublier de soulever la vraisemblance du texte...

C'est donc dans la déprime qu'il s'est enfoncé lorsque Latraverse (« ces ambitieux », lâche-t-il) a attiré la presse vers elle, un bon matin, au carré Saint-Louis, pour dénoncer l'ogre qui sévissait au Quat'Sous, pour annoncer sa démission, pour crier à l'ingérence.

« J'ai pensé, arrêter, tout lâcher, fermer boutique. C'est là que j'ai commencé à chercher un acheteur pour la bâtisse du théâtre. Je ne savais plus où aller », se plaint-il. Et puis on l'a encouragé à garder le fort, à chercher un autre directeur artistique. On a même engagé, dit-il, « un psychologue industriel, que j'ai payé de ma poche » pour chercher la perle rare. Il est tombé sur Louison Danis, qui n'a fait qu'un an.

Autre pépin. Autre coup de tabac. Il a encore eu la gueule de celui qui montre le chemin de la porte. « C'était pas vrai ! », me crie-t-il au risque de faire tomber toute la verrerie du restaurant où l'on bouffe. « Elle voulait pas travailler, la conne, elle nous disait qu'elle serait très prise ailleurs, imaginez ! Alors on lui a figoré un contrat serré, et elle a pas voulu le signer, c'est tout. »

Le Buissonneau 89 est heureux. Les années de braise sont passées, il ne veut plus vendre son théâtre, et le temps est au beau avec « ses petits oiseaux en cage » comme il dit de l'équipe actuelle du Quat'Sous. Il serait bucolique, si on le laissait aller...

Il a signé une mise en scène, pas fameuse, mais c'est la pièce qui valait pas l'effort. De toute façon, le cirque-en-ville auquel il s'est livré, autour de *Léola Louvain, écrivaine*, était, lui, parfaitement réussi. Il a
Voir page C-10 : Buissonneau

RENAUD Putain de métier

Nathalie Petrowski

(à lire avec une voix traînante, un peu désabusée et légèrement parfumée d'un accent français)

AU PIANO BAR, y'a un piano, avec



Renaud avec moustache...

un type derrière le piano, un grand balès noir, qui joue avec la délicatesse d'un planteur de coquelicots. À côté du piano bar, y'a des tables, avec des gens assis aux tables, des touristes surtout qui se présentent mutuellement leurs femmes en commandant des dry martinis, sans olives please. À côté des touristes, y'a moi, coincée entre les rangées de martinis, dry, à attendre mon tour comme à l'épicerie, à me demander ce que le chanteur peut bien déclarer au *Journal de Montréal* et au *Droit d'Ottawa* et s'il lui restera un fond de catéchisme et un restant de cassette pour LE DEVOIR.

Finalement à côté de moi, enfin pas vraiment à côté puisqu'on l'a remis au beau milieu d'une salle à dîner, y'a le chanteur célèbre, le chanteur piégé, le chanteur énervé qui énerve tout le monde et sa mère, le chanteur français qui répond au nom de Renaud et qui file un curieux coton en ce mois de janvier qui l'a poussé à quitter l'air irrespirable de l'Hexagone pour les écuries, les parcs et un soir de gloire à Rouyn-Noranda.

C'est enfin mon tour. Me v'là appelée au parloir. Je fais cent mètres jusqu'à sa retraite privée, avant de l'apercevoir au milieu de la salle vide. « rebelle, vivant et debout » comme dit la chanson, à faire le pied de grue sur les fleurs du tapis. Veste croisée, jeans délavés, cheveux décolorés d'où pointe la vilaine racine qu'il se fait un devoir sinon un honneur de laisser pendre comme un rideau sur ses yeux, comme un baume sur la réalité. Bonjour. Bonsoir. La voix n'est plus qu'un filet et le chanteur plus qu'une ombre agitée, une ombre traquée, une ombre pressée comme un citron dans le malaxeur du marketing et du service après-vente.

Visage pâle comme le dit le titre de son spectacle. Visage pâle et pied

de guerre, prêt à porter le premier coup même si le terrain est miné. C'est pas nouveau pour Renaud. Cette fois pourtant, je sens que c'est pour de vrai. Les cicatrices sont là pour le prouver. Des cicatrices de l'âme qui ont déteint sur le sourire trop pâle, sur les manières trop fébriles, pour ne pas cacher une anxiété, une urgence, qui n'ont plus rien à avoir avec l'enfance de l'art. Renaud est en guerre. Guerre contre les détracteurs qui de tout temps existent, mais qui commencent à avoir le haut du pavé. Guerre des sentiments, guerre des idées, guerre des images, guerre des tranchées.

Renaud a changé : d'attitude et de stratégie. Il accuse moins qu'il se justifie. Il réagit. Avant c'était de bonne guerre et c'était de son âge. On n'attendait pas moins de lui. Il nous faisait le coup de la révolte contre le sale système, et on marchait. Le coup de la contradiction assumée comme une preuve ultime de son allégeance anarcho-libertaire ; le coup de la gauche qui revendique le droit de critiquer tout le monde, y compris lui-même ; le coup de la veuve et de l'orphelin dressés contre tous les cons de la terre et leurs beaux frères. Tout cela collait parfaitement au zonard de bonne famille, au soixanthuitard décapé, au chanteur impétueux, énervé, socialiste et né entre le pavé et la plage. Tout cela était dans le fond très rigolo.

Sauf que voilà, le chanteur énervé, l'anarcho-mitterandiste, a 36 ans passé et on dirait qu'il ne rigole plus de tout. Le succès, évidemment ! Le succès et les vilaines jalousies qu'il génère. Jalousie du petit milieu parisien qui en veut à l'enfant gâté gratifié d'un destin doré qui débute de façon cafoilleuse en 75 au Caf Conc, qui se précise en 78, se cristallise en 79 avec son premier printemps de Bourges, s'officialise en 81 avec son premier tube radio, se personnalise

avec son premier Olympia en 82 et finalement se comptabilise en 83 avec son premier million pour *Morgane de toi*.

Après 83, le déluge ou plutôt la vague d'un succès qui monte en flèche et ne tarit pas, succès qui le propulse à guichets fermés au Zenith (la plus grande salle de spectacle à Paris) et le tient au sommet avec *Miss Maggy* et *Mistral Gagnant* jusqu'en 88 où ça commence subitement à craindre comme dans « putain de camion, putain de destin, tiens ça craint ». Et ça craint pour Renaud comme ça craint pour quiconque accède au million avant d'être bêtement condamné à répéter l'exploit. Ça craint parce que la barre est tellement haute qu'elle n'a plus de place pour monter, tellement haute qu'il ne lui reste plus qu'à redescendre.

Or c'est précisément cela qui fait problème. Pas tant le succès d'un insolent qui chante la révolte en récoltant les millions, que les ravages du succès sur l'insolent, sur son visage, sa santé, son équilibre, son inspiration. Le succès comme rançon infernale d'un métier sans bon sens qui en bout de ligne finit toujours par piéger ses meilleurs éléments et par les faire débiter des conneries à la télé vision.

Putain de métier ! C'est pas Renaud qui le dit mais on sent qu'il n'en pense pas moins. À la place, il raconte comment il a payé pour avoir eu la prétention de croire qu'il pouvait se passer des médias. « Autant, ils nous montent en épingle quand on commence, autant ils nous descendent en flammes quand on a du succès. Avec mon dernier disque, je m'étais dit que je n'avais plus besoin d'eux, que les gens me connaissaient suffisamment. J'ai pas fait de radio, de télé, de journaux et je l'ai payé. Je rencontrais des gens dans la rue, qui me demandaient quand j'allais faire le Zenith alors que je venais tout

juste de terminer. On dirait qu'il faut matraquer les gens pour que l'information se rende à eux ».

Renaud a payé. Pire même, il dit qu'il a perdu des gens, perdu des clients. Il ne comprend pas qu'il ait vendu 1,2 millions de disques avec *Mistral gagnant* et seulement 600,000

avec *Putain de camion*. Il ne comprend pas plus pourquoi ils étaient 180,000 à l'avant-dernier tour de chant du Zenith, et seulement 100,000 au dernier.

« J'ai perdu des clients et je demande si c'est mon talent qui est en

Voir page C-10 : Renaud



... et sans.

PHOTO JACQUES GRENIER

MONTREAL, PARIS, OTTAWA, LYON, QUEBEC, LIMOGES: UN SUCCÈS FOUROYANT!

LES FELUQUETTES

ou la répétition d'un drame romantique

de MICHEL MARC BOUCHARD
Mise en scène: ANDRÉ BRASSARD
assisté de LOU FORTIER

Une création et une coproduction
du THÉÂTRE PETIT A PETIT
et du THÉÂTRE FRANÇAIS DU CNM

Avec: Jean Archambault,
Jean-François Blanchard,
René Richard Cyr,
René Gagnon,
Claude Godbout,
Yves Jacques,
Roger Larue,
Jean-Pierre Matte,
Denis Roy



À L'AFFICHE

Mardi au vendredi: 20h
Samedi: 16h et 21h
Théâtre du Nouveau Monde
84, rue Ste-Catherine Ouesi
Metro Place-des-Arts
RESERVATIONS: 861-0563



Louise Robert : « Un tableau, c'est comme un lieu de folie »

Claire Gravel

Louise Robert, œuvres récentes, Galerie Graff, 963, rue Rachel est, jusqu'au 14 février.

LES ONZE TABLEAUX récents de Louise Robert exposés chez Graff sont le fruit d'un travail commencé en août dernier, après une longue année « d'errances » dira l'artiste, une année de deuil où peindre semblait au-dessus de ses forces.

Qui se souvient des œuvres de 1986, des tableaux bruisants d'éclats de rire, d'un exotisme délirant, sera surpris par ce repliement du tableau sur lui-même et la profondeur de la couleur, cette nouvelle atmosphère plus sombre, angoissante, dramatique. Un dépouillement.

« Quand on vit quelque chose d'aussi douloureux, la peinture change », dit-elle. « Après cette année d'errance intérieure, j'ai eu besoin de choses extérieures pour renouer : faire des châssis, tendre la toile, changer de médium, ça m'a permis de recommencer à peindre. Je suis allée chercher en arrière, dans mes tableaux noirs de 1979 et mes tableaux gris de 82 des éléments d'écriture, de brochage, mais avec une force nouvelle. »

« Il n'y a plus d'objets qui gravitent autour des tableaux. Ils ont été remplacés par de petits tableaux, qui sont en avant des grands. D'ailleurs, maintenant, on en voit partout, des objets. C'est devenu une mode, comme les animaux il y a cinq ans; aujourd'hui, ce sont les barques. Et je n'ai vraiment pas envie de peindre des chaloupes! »

« Je me pose souvent la question : « Est-ce que je suis un bon peintre? Est-ce que j'ai quelque chose à dire? » J'ai des moments de doute; ils arrivent souvent après avoir vu, par exemple, cette peinture plus figurative qui est à la mode à Toronto. Alors je rentre dans mon atelier. Je ré-écris mes mots, refais mes graffitis. Je peins depuis 13 ans. C'est Georges Curzi (ancien directeur de galerie et collectionneur), devant mes griffonnages, qui m'a parlé, le premier, de Cy Twombly. L'année

suivante, René Payant (théoricien d'art, décédé en 1987) m'a amenée à New York voir la rétrospective Twombly. Je sais que j'ai beaucoup de similitude avec Twombly et j'en suis fière. »

« Je lui ai demandé comment « commençait » le tableau. »

« Avant de commencer à travailler, il faut que j'aie une image mentale du tableau. Les mots sont choisis à l'avance. C'est très important car c'est souvent le ou les mots qui sont l'événement-déclencheur de la couleur, du geste. Ces mots ne viennent pas d'un travail d'écriture : je ne suis pas un écrivain. Ce sont des mots dont j'aime la consonance comme *De rien de pas le temps de tout de tout le temps pas rien de de*, parfois c'est leur rythme... Ces mots provoquent des visions : tableaux verts ou plus pâles, taches... Je note les mots sur un calepin. Vite, je note ces « visions » : « rouge, sali à droite », « tache plus foncée en bas à gauche ». Et même si cela fait une semaine que c'est écrit, le tableau me « revient » quand j'arrive devant la toile. »

« D'abord, il y a la couleur, je fais des fonds, je travaille avec mes mains. À tout ce qui se passe, à l'intérieur de moi, s'ajoutent les accidents de parcours, que je décide de garder ou non. Faire un tableau... ça vient des tripes. Certaines phrases l'ont fait croire que je faisais une peinture d'intellectuelle, c'est faux. J'aimais cette phrase de Barthes, c'est tout. »

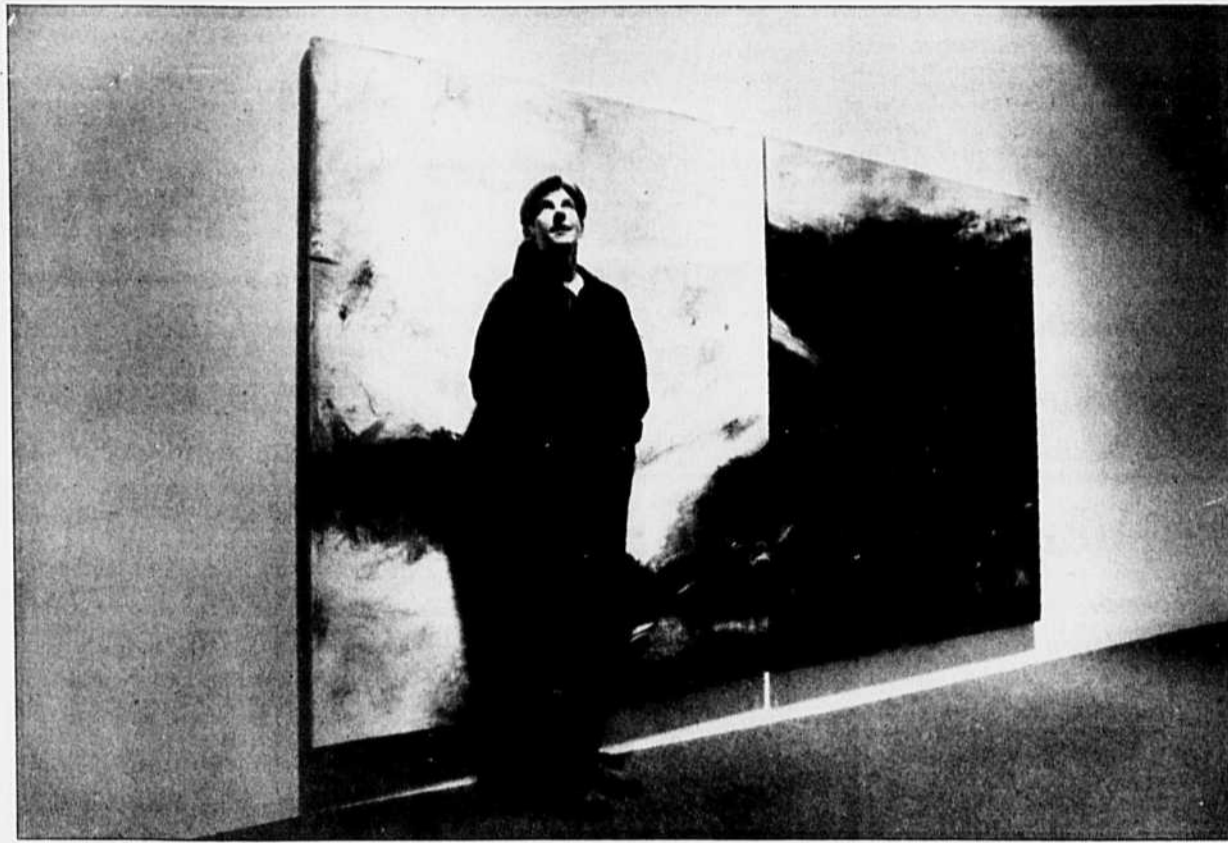
« Quand je sors de l'atelier, je suis vidée, j'ai mal partout. Écrire pardessus la peinture, c'est angoissant. Mes mots sont écrits d'une façon désordonnée, parce que ma peinture l'est, désordonnée. Et ils sont tous écrits de la main gauche. Non que je sois gauchère, mais ma main gauche est plus malhabile, moins « éduquée ». Tout ce qui est graffitis, effacements aussi sont faits avec la main gauche. Ce n'est pas tant le hasard qui est ainsi recherché que le non-voulu, le non-contrôlé. Je privilégie l'accident par ricochet, par une écriture qui s'en va couci-couça. Mes graffitis n'ont rien à voir avec ceux

de la peinture américaine récente et d'ailleurs, ils ont existé bien avant. Quand je visualise mon tableau, je le vois aussi avec ses graffitis. »

« Bien sûr que mes graffitis sont abstraits. Ceux qui y voient des choses, c'est qu'ils le veulent bien. Les références symboliques trop évidentes, je n'aime pas ça. Le plaisir, c'est de se raconter des histoires, histoires inconscientes, au niveau du paysage, des étendues. Je suis fascinée par les grandes étendues. Je suis une fille du nord. »

« Je ne me regarde pas peindre. Le rapport à la peinture est trop viscéral. Dans mes derniers tableaux, j'ai creusé un espace, puis je suis revenue tracer des notations sur sa surface. Je m'amuse à ce que tu nommes « le détournement des codes picturaux » en ajoutant des graffitis sur cet espace creux. »

Louise Robert me parle de Charles Gagnon, « le meilleur peintre au Québec », du plaisir tout neuf de peindre à l'huile. Derrière elle, le tryptique *Ça ressemble à quelque chose Ça ressemble à quelque chose*, avec sa grande diagonale baroque sur une mer déchainée de fonds sombres marque le mur de ses trois temps trop lourds ; on ne peut s'empêcher de penser à Rembrandt, à Francis Bacon. Robert a détaché le cadre de gauche en le gonflant d'une



Louise Robert devant une de ses toiles à la Galerie Graff de la rue Rachel.

épaisseur de neuf centimètres et en l'isolant légèrement des deux autres parties du tryptique. Et c'est sur ce

dernier tableau, qui se projette au devant du spectateur, que le graffiti se fait plus frénetique, que la couleur

ose, dans la luminosité ondoiyante de l'huile, se déchaîner. Ça ressemble à une résurrection.

◆ Renaud

cause ou si c'est la faute des médias ? Je ne comprends plus et j'avooue que le système m'étonnera toujours. Quand on est au top, qu'on va de succès en succès, les gens du métier sont prêts au moindre faux pas à t'écraser. Par exemple, le bruit court à Paris que je me suis planté au Zénith. On titre : « Triomphe de Gainsbourg au Zénith » dans les journaux alors qu'il a fait moins de places que moi et on laisse entendre que je me suis planté. Pareil pour mon disque. Le bruit court que c'est un échec, parce que je n'en ai vendu que 600,000 ! On dirait qu'un drôle de climat s'est installé autour de moi et que le sentiment général en est un de flop. »

J'écoute Renaud depuis quelques minutes et je ne sais plus quoi penser. Est-ce la France rocardo-mitterrandiste qui lui parle et lui signifie son congé ? Est-ce lui qui est en proie au délire parano de la starmania ? Est-ce que je dois le plaindre ? Le consoler ? Lui dire l'en fais mon vieux t'es le meilleur ? Est-ce que je dois lui expliquer que c'est la loi du

genre et la loi du nombre qui veut cela que l'on s'appelle Renaud ou Joe Bloe, et que selon Andy Warhol, tout le monde devrait connaître un jour quinze minutes de gloire avant de sombrer dans l'ombre et l'anonymat ? Est-ce que je dois le rassurer en lui soufflant que même Michael Jackson s'est planté avec son dernier disque. Le pauvre en a vendu 20 millions au lieu de 50.

Me semblait pourtant que Renaud était au-dessus de tout cela. Me semblait que le top inconnu, il pouvait s'en passer, merci. Me semblait, comme le dit la chanson, que plus c'est con, plus ça passe à la télévision et moins ça intéresse Renaud.

« Ça dépend, répond Renaud pris au piège de sa propre logique, si on veut faire une carrière peinard et qu'on est habitué à faire des petites salles, alors pas de problème. Si on veut rejoindre beaucoup de gens, c'est différent. Il faut les matraquer, aller les chercher un à un. Et si jamais il y en a moins qu'avant, on se dit qu'on les a déçus, qu'on a mis

d'inspiration qu'avant, on lit les critiques et ça fait mal, très, très mal. »

Plus j'écoute Renaud et moins je ne sais quoi penser. On dirait qu'il vient de découvrir le monde alors qu'on pensait qu'il avait inventé. On dirait qu'il vient enfin de se réveiller et de comprendre le sens réel, le sens profond de ses chansons. On dirait que celles-ci lui reviennent par la bande, comme un boomerang qui rebondit sans faire de distinction. On dirait que le succès est une drogue et que plus on en a, plus on en a besoin.

Renaud ne sait plus quoi ajouter sinon que ça doit être différent au Québec, que les gens ne sont jamais aussi froids, aussi vicieux qu'à Paris et que c'est pour ça qu'il s'est acheté une maison ici dans un quartier qu'on ne nommera pas. Et qu'un jour s'il peut réussir à convaincre sa bien-aimée, il viendra prendre refuge avec les écureuils, bien au chaud, peinard sur son banc de parc. Et comme je sais qu'il a perdu beaucoup d'illusions depuis quelque temps, je me dis qu'il faut lui laisser cette dernière.

Alors je le salue et le laisse dans la salle à manger vide, avec ses yeux de chien battu et sa frange en guise de visière en me demandant si c'était sa nouvelle cassette ou si c'était la pure vérité qu'il m'a débilitée. Et connaissant Renaud comme je le connais, c'est-à-dire mal, mais ayant vu suffisamment de chanteurs dans ma vie pour reconnaître ceux qui friment de ceux qui disent la vérité, j'en déduis que Renaud est un grand naïf, un grand angoissé qui n'a pas fini d'en arracher et que c'est sa façon à lui de négocier avec ce putain de succès.

Je me dis qu'à force de vivre dans la contradiction et de défendre les bonnes causes qui passent, on n'y voit parfois plus clair dans sa conscience, on ne sait plus quoi penser, quoi déclarer et c'est pourquoi on porte la frange très longue pour ne

plus voir les méchants et les crétiens qui barrent la route et qui empêchent d'avancer.

Dehors c'est l'hiver pourri qui rage mollement dans l'absence des souffleurs à neige. Les écureuils sont planqués derrière le squelette des arbres, les parcs sont vides et j'ai tout à coup froid dans ma tête pour le poète qui s'inquiète, pour le poète qui pleure sur son triste sort, pour le poète qui craque. Tiens, me semble que ça craint...

◆ Buissonneau

amusé la galerie. Il a une fois plus insisté pour dire qu'il n'était pas un comédien, qu'il n'avait pratiquement jamais joué sauf un rôle-titre (*Orion le tueur*) il y a 30 ans, un pied levé pour remplacer Luc Durand dans *Luv*, et une poignée de personnages dans le *Napoléon* de Lama, son gros ouvrage, pour lequel il devait se munir de petits cartons dans la manche pour retrouver son texte.

Un soir, il a failli entrer en scène dans la peau d'un curé avec dans la manche le texte d'un révolutionnaire ! Il eut été glorieux, si jamais cela s'était produit...

Il est comme ça, Buissonneau. Un orage qui détonne dans une journée de soleil. Un cirque ambulancier qui revient toujours au même endroit. Un clown sans partenaire.

GALERIE ADAMS-GAGNON

Artistes de la galerie
Jusqu'au 4 Février 1989

Montreal Inc. 390, rue Guy, Ste.105, Montréal, Québec, Canada H3J 1S6 Tel.: 514-933-6095
La galerie est ouverte du mardi au samedi de 12 hres à 18 hres et sur rendez-vous.

Aquarelles et dessins
JOHN LYMAN
jusqu'au 18 février
et Maîtres Canadiens

WADDINGTON & GORCE INC.
1504 rue Sherbrooke Ouest
934-0413 — 933-3653 fermé le dimanche

EXPOSITION-VENTE

SERGE LEMOYNE

JUSQU'AU 11 FÉVRIER

GALERIE KÔ-ZEN
532 EST, RUE DULUTH
MONTREAL, H2L 1A9 842-0342

MICHEL TETREULT

oeuvres récentes

DAVID DORRANCE

Jusqu'au 26 février 1989

4260, rue Saint-Denis, Montréal
(Québec) Canada H2J 2K8
(514) 843-5487 FAX 843-3771

ART CONTEMPORAIN

Gilles Daigneault vous propose...

BERNARD GAMOY — JANET LOGAN
DAVID MOORE — FRANÇOISE SULLIVAN

du 21 janvier au 14 février

Vernissage samedi 28 janvier de 14h à 17h

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY
307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

ACHETONS
PEINTURES ET SCULPTURES DE QUALITÉ

Lun. au ven. 9h00 - 17h30 sam. 9h00 - 17h00

GALERIE DOMINION
1438 ouest, rue Sherbrooke 845-7471 et 845-7833

Musée McCord d'histoire naturelle



Jouets de A à Z

Jouets et jeux du XIX^e et début XX^e siècles

Place aux jouets, l'enfant est Roi!

690, rue Sherbrooke ouest (Métro McGill)
Tous les jours de 11h à 17h. Fermé le mardi. Entrée: 2,00\$
Information 398-7100

Le Musée remercie de leur appui les Musées nationaux du Canada, le ministère des Affaires culturelles du Québec, le Conseil des arts de la CUM, la Fondation McLean et la Fondation de la famille Zeller.

« Emballez-vous! »



Artistes de la galerie

G. BOISVERT,
C. BRUNET,
M. BRUNET,
R. CONNOLLY,
R. DUPUIS,
J. FERLAND,
C. FORTAICH,
P. KHUVERDIAN,
P. LEBLANC,
I. NAIR,
M. A. ROY,
H. STORM,
M.T. TREMBLAY,
P. VALOIS

Jusqu'au 29 janvier

GALERIE cultart
ART CONTEMPORAIN
360 rue Roy est
Montréal H2W 1M2
Téléphone
(514) 843-3596
du mer. au dim.
de 12h à 18h

LE PLAISIR des livres

Le cahier du samedi "Le Plaisir des Livres" du Devoir, une place de choix pour les amoureux de la littérature.

Jacqueline Avril
842-9645

Faut **LE DEVOIR** pour le croire!

GALERIE TROIS POINTS

**KAI CHAN
MARIE-CLAUDE
BOUTHILLIER**

Jusqu'au
1er février 1989

307, STE-CATHERINE OUEST
SUITE 555, MONTREAL
(QUEBEC) CANADA
H2X 2A3 (514) 845-5555

Avec la participation du
ministère des Affaires
culturelles du Québec

Musée d'art contemporain

VIDÉO

The Arts for Television

Images et sons! Première exposition internationale à se consacrer à la télévision en tant que véhicule et forme d'art contemporain.

Organisée conjointement par The Museum of Contemporary Art de Los Angeles et le Stedelijk Museum d'Amsterdam.

43 représentations
Renseignements: 873-2878
Jusqu'au 2 avril

À VENIR

EXPOSITION

Gordon Matta-Clark

Photos de découpes architecturales, sculptures, dessins et films retraçant les dix années de carrière de l'artiste américain.

Organisée par le Museum of Contemporary Art de Chicago.
Du 22 janvier au 2 avril



Entrée libre
Cité du Havre
(514) 873-2878

Transport
La ligne d'autobus 168 de la STCUM est en vigueur du lundi au vendredi seulement.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL